

sabot du vaisseau et à fleur d'eau, de sorte que son projectile, glissant sur les flots qui supportent une partie de son poids, va s'implanter dans les flancs du navire ennemi, où il éclate quand le feu arrive au fulminate, en y faisant une immense ouverture, qui fait sombrer le vaisseau. La portée propre de cette fusée n'est que 3 à 4 milles, mais le capitaine Warner croit pouvoir la porter à 5 ou 6 milles en se lançant avec un canon. Il ne dit pas non plus qu'à cette distance il atteindra le but du premier coup, mais il recommencera jusqu'à ce qu'il y parvienne.

Il est bon que toutes les nations connaissent en même temps un instrument qui serait si dangereux s'il restait entre les mains d'une seule. Il n'est pas ingénieur en pyrotechnie qui ne puisse l'exécuter d'après cette simple description.

TANGER.

—La curiosité qui s'attache en ce moment aux détails relatifs à Tanger, donnera un intérêt de plus à la relation inédite qu'un de nos meilleurs officiers de marine, feu M. Raoul Du Couëdic, a laissée de son passage dans cette ville africaine. Le nom Du Couëdic, cher à la France maritime et particulièrement à la Bretagne, dont il est une des plus belles gloires, a reçu un nouvel éclat de la vie, hélas ! si courte, mais pleine d'œuvres chrétiennes et chevaleresques de celui dont nous rappelons ici la mémoire et les paroles.

Voici un extrait de son journal maritime qui nous est communiqué par M. R. Thomassy :

« Nous longeâmes la côte d'Afrique à petite distance. La Barbarie parut bientôt ; et à minuit, nous jetâmes l'ancre au milieu de la baie de Tanger.

« Au lever du soleil, nous arborâmes notre pavillon, et nous vîmes bientôt flotter toutes les bannières chrétiennes sur les consulats. Le drapeau rouge parut aussi sur la citadelle. Ce port est si peu fréquenté, que l'arrivée d'un bâtiment de guerre est un événement. Les capitaines se rendent à terre avec les officiers des états-majors, et je demeure à bord. C'est le sort du second, le jour de l'arrivée. Pendant toute la journée, je passai mon temps à braquer ma longue-vue sur tous les points de la côte, et j'aperçus le Suffien qui, poussé par une bonne brise, passait le détroit.

« La ville de Tanger, bâtie comme presque toutes les villes arabes, est située d'une manière assez pittoresque sur le penchant d'un promontoire, et couronnée par une citadelle armée de soixante pièces de canon. De ce fait imposant on commande à tous les points de l'horizon ; d'un côté les plaines tantôt fertiles, tantôt sablonneuses, qui s'étendent jusqu'au pied de l'Atlas ; de l'autre, les hautes bornes de l'Andalousie ; à droite, l'imprenable Gibraltar et, au-delà, la Méditerranée ; à gauche, l'Océan se déroule majestueusement ; l'œil cherche dans le lointain Cadix, la ville des plaisirs ; et la terre se perd dans l'horizon.

« Le soir, les officiers revinrent et s'empresèrent de donner des détails sur les événements de la journée. On se groupa dans la chambre commune, et les histoires commencèrent. On avait fait une visite de corps à tous les consuls, on avait eu une audience du Pacha ; on trouvait la ville charmante, la société fort agréable, on se promettait des fêtes et des plaisirs.

« Le lendemain, je mis pied à terre avec le capitaine. La misère du peuple me frappa ; quelques soldats, mal vêtus, causaient tranquillement sous un hangar qui leur servait de corps-de-garde ; un objet sérieux les occupait sans doute, car ils ne daignèrent pas tourner les yeux vers nous. Plus curieux, les habitants s'arrêtaient sur notre passage, et nous considéraient comme si jamais étranger n'avait touché le sol de leur patrie. Après avoir traversé des rues étroites, sales et assez mal pavées, nous arrivâmes chez le consul de France, où le consul d'Angleterre et son vice-consul nous rendirent la visite qui leur avait été faite la veille. Il nous offrit ses services d'une manière charmante. Antiquaire distingué, associé de plusieurs académies, il voulut nous montrer les environs de Tanger et quelques vieux monuments qui rappelaient les Romains. Dans un instant des chevaux furent trouvés et escortés par deux Maures richement équipés ; la cavalcade sortit de la ville. M. Drummond-Hay nous montra, en passant sur la grève, les ruines de l'ancien port : il nous fit voir des ruines de toute espèce, surtout celle d'un pont de construction romaine de la plus haute antiquité. Il considérait religieusement la moindre pierre. Les habitants du pays les conservent, mais plutôt par paresse de les enlever que par culte ou respect. Tout est ruine, chez eux, tout est abandonné ; il ne leur reste rien de l'antique grandeur des Maures d'Espagne. Ils ont descendu l'échelle de la civilisation, et considèrent la vie comme bonne seulement à manger, fumer et dormir.

« Nous fûmes reçus, le lendemain, dans la nombreuse famille de M. Drummond-Hay. Douze rejoints la composition, et nous admirâmes cette bonne mère, belle encore, aidée par une jeune institutrice fort agréable, écrivait cette foule de jolis enfants qui se pressaient autour d'elle. Après un très bon dîner, offert avec toute la grâce possible, nous passâmes une soirée délicieuse. Vers neuf heures, deux Maures, enveloppés par d'énormes burnous blancs, entrèrent dans le salon ; ils portèrent la main sur le cœur s'inclinant respectueusement, prirent chacun une chaise, accordèrent leurs mandolines, baissèrent les yeux, les relevèrent ensuite vers le ciel, et, après quelques instants de silence, entonnèrent des ballades de l'ancien ten pe.

Nous les écoutâmes avec le plus vif intérêt ; chaque parole nous avait été expliquée par l'interprète du consul, et nous fûmes les complimenter sur l'expression de leurs chants. Ils nous remercièrent, se levèrent gravement

et se retirèrent après nous avoir souhaité les bénédictions du ciel et un voyage heureux.

« Le 21 nous demandâmes à visiter la citadelle ; le pacha eut assez peu de courtoisie pour nous refuser. En nous promenant dans la ville, dirigés par M. Drummond-Hay, le hasard nous conduisit de ce côté, et nous pénétrâmes, comme si la permission nous avait été accordée. Notre assurance ôta l'idée aux factionnaires de nous barrer le passage. Tout y était dans la plus triste état : murs et ruines, canons sans affûts. Quelques colonnes d'architecture ancienne étaient jetées dans les coins et oubliées depuis des années, et un vieux temple servait d'écurie aux chevaux du pacha. Nous sortîmes ensuite dans la campagne, et après avoir franchi un ravin et gravi une petite colline, nous aperçûmes, dans un fond, une jolie petite maison de campagne, entourée d'arbres et de jardins au milieu desquels coulait un ruisseau qui prenait sa source aux montagnes voisines. Dans cette place de solitude vivait une famille américaine ; elle avait amassé dans cette petite habitation toutes les commodités de la vie, et ne voyait plus de partie au-delà des haies qui entouraient sa propriété. Par souvenir, cependant, l'Américain chef de famille avait donné à sa retraite le nom de la petite ville qui l'avait vu naître. En rentrant en ville, nous passâmes près d'un bois de cyprès ; plusieurs pierres blanches, surmontées de turbans, apparaissaient au milieu des arbres ; c'étaient les tombeaux des musulmans. Un peu plus loin, dans une verte prairie, quelques saules-pleureurs cachaient en partie de petites croix de bois noir, qui marquaient le lieu de repos des chrétiens morts sur cette terre d'exil.

« Dans la soirée, nous revînmes à bord, et, le 22, il y eut une très jolie partie de chasse à quatre lieues de Tanger ; je ne puis en être ; chacun devait avoir des plaisirs à son tour. Le 23, nous fûmes prendre congé du pacha ; c'était un vieillard de soixante-dix ans ; il avait une barbe blanche magnifique, et sa figure, son air, sa pose, commandaient le respect. Les différends qui s'élevaient élevés entre l'empereur de Maroc et la France avaient été aplaniés avant notre arrivée à Tanger ; au-si le pacha nous reçut avec bonté et affection, nous serra les mains, et pria le ciel de nous protéger jusqu'au rivage de France. »

Affaires de Tanger.

—On écrit de Marseille, le 22 août :

« Le paquebot à vapeur le Pharaon a mouillé aujourd'hui dans notre port vers trois heures. A son entrée, ce paquebot s'est pavisé et a salué la ville de trois coups de canon pour annoncer à notre population tout entière qu'il était porteur d'une grande nouvelle. »

—On lit dans le *Sud* de Marseille, du 23 août :

« Pour rendre compte de l'effet produit ici à la nouvelle de la victoire de l'Ély, il nous suffira de citer un fait. Dès que le bruit s'est répandu en ville que le *Sud* avait publié, dans un supplément, l'extrait de *Moniteur algérien*, l'imprimerie et les bureaux du journal ont été envahis par la foule. Les demandes du glorieux bulletin, destiné d'abord seulement aux cercles et aux cafés de la ville, ont été si multipliées, qu'il a fallu prolonger le tirage pendant toute la soirée, et que plus de 1,500 exemplaires ont été successivement distribués. Cet empressement, qui fait honneur aux sentiments de nos concitoyens, est bien justifié par l'importance de l'événement. »

Dans le *Samphère* de la même date, nous lisons :

« Le drapeau tricolore a été arboré aux fenêtres de tous nos cercles. Le soir, la plupart des cafés de la ville et des établissements publics étaient illuminés et des chants patriotiques se faisaient entendre. »

—Le 16 août, à Oran, les canons des forts ont fait retentir leurs joyeuses salves, pour annoncer l'éclatante victoire que notre armée vient de remporter sur les forces marocaines réunies.

GRÈCE.

—Une lettre particulière d'Athènes donne ainsi la composition du nouveau ministère grec :

M. Coletti, ministre de l'intérieur, et par *interim*, des affaires étrangères et de l'instruction publique et des cultes ; M. Metaxa, ministre des finances et par *interim*, de la marine ; M. Tzavellas, ministre de la guerre ; M. Balili, ministre de la justice.

M. Coletti, maître des trois ministères, de l'intérieur, des affaires étrangères et des cultes, domine la situation et peut faire triompher les intentions patriotiques dont il est animé.

Voici la proclamation du conseil des ministres aux Grecs :

« Hellènes ! »

« Sa Majesté a daigné nous honorer de sa confiance en nous appelant à la direction des affaires de l'Etat. Les circonstances sont graves et critiques. Mais espérant en la Providence, qui tant de fois nous a tendu une main secourable, pleins de confiance dans le patriotisme dont vous venez de donner encore de nouvelles preuves, et dans l'esprit d'ordre, dans le respect de la légalité, qui caractérisent le peuple grec ; non moins que dans ses dispositions à développer paisiblement le progrès social, nous avons accepté cette tâche.

« Ne nous proposant rien qui ne puisse être avoué, nous annonçons clairement et avec sincérité l'esprit qui nous dirigera. Nous haïssons l'exclusivisme. Justice et impartialité, voilà notre devise. Appliquer religieusement toutes les prescriptions de notre précieuse constitution et celles des lois en vigueur ; préférer pour les emplois publics les sacrifices faits pour la cause de l'indépendance, lorsqu'ils sont accompagnés de la capacité nécessaire ; récompenser l'honnêteté et poursuivre les coupables ; administrer a,